

Frédéric Nauczyciel

Je suis nourri d'une pensée humaniste non universaliste, celle de Pier Paolo Pasolini réactualisée par Georges Didi-Huberman dans sa *Survivance des Lucioles*. Je suis contemporain d'artistes tels Steve Mc Queen ou Apichatpong Weerasethakul, qui mettent en jeu le corps et tentent d'amener les images à leurs frontières. Je cherche un endroit post genre et post racial, non anthropologique, un espace laissé à l'art, comme lieu de l'expérience.

J'aborde le champ des arts visuels entre images fixes, animées, sonores et vivantes – photographie, film, installation et danse. Je tente de produire des dispositifs visuels qui, à travers des langages performatifs et des expériences traversées, sont à même de convier la *présence*.

J'imagine mes pièces et expositions comme des installations qui recréent les conditions possibles de perception d'une expérience sensible, celle que mes protagonistes ou moi-même avons traversée. En mêlant photographie, film et performance, en plaçant toutes ces images au même niveau sans distinction, je tâche de la restituer au regardeur. En conviant la présence de mes protagonistes, j'interroge la présence du spectateur, et plus généralement notre présence dans le monde et au monde, notre présence face à l'art.

Mes images viennent d'abord de la photographie. Elles ont évolué vers le film ou la performance, c'est à dire vers des images animées ou vivantes, dans la mesure où ces media me permettent de revisiter, déconstruire et réinterroger la photographie. En filmant la mise en place de l'image, j'investis dans la photographie une plus grande performativité. C'est un dispositif et c'est en tant que dispositif que la photographie m'intéresse. Chaque photographie n'est plus le résultat d'un geste ou d'un « instant décisif », mais le moment d'un processus, d'une *catharsis*.

Mon premier polyptique, « *Public (Ceux qui nous regardent)* » enregistrait la présence des 2.000 spectateurs de la Cour d'Honneur du Festival d'Avignon : l'enregistrement du public sur la durée des représentations. Trois photographies monumentales qui interrogent la présence face à l'art et celle des acteurs et des fantômes du théâtre. Elles traversent l'histoire de la photographie du XXème siècle comme document, la photographie spirite et ou la mission photographique. « *Demeure intime* » (France, Espagne et Suède) reconstruisait avec mes protagonistes des fragments de vie intime ou familiale en Europe. Je m'éloignais de la photographie et me rapprochais du cinéma de fiction. « *Le temps devant* », ensemble fini de 9 portraits picturaux réalisés dans le Gers, évoquait l'anachronisme et le temps qui passe perceptibles dans la ruralité. Avec « *The Fire Flies, Baltimore / Paris* », j'affirme un mode de monstration éclaté, entre photographie, vidéo et performance. L'installation vidéo et photo au Mac/Val en 2012, comme la soirée présentée dans la grande salle du Centre Pompidou en 2013 (film et solo dansé), étaient conçues comme des installations laissant possible l'interaction entre le public et les protagonistes du travail. Le projet relie Baltimore et la périphérie de Paris, et traverse les expressions contemporaines du voguing, danse performative transgenre des ghettos noirs américains, qui retourne depuis les années 60 les poses des mannequins en couverture du magazine Vogue. Le voguing est un langage performatif propre à évoquer la tension entre le centre et la périphérie, entre l'urbain et le genre, entre le féminin et le masculin : une culture urbaine en devenir, où le sujet fait, et transforme, le territoire. Une autre manière, baroque, d'habiter la ville.

« J'ai tout oublié » évoquera la mémoire et l'Europe, à travers ma pratique familiale d'Auschwitz. Une installation sonore et visuelle, à travers des années d'enregistrements familiaux, réalisés sans intention artistique, et qui sont à même de ramener en chacun de nous, des fantômes de l'Europe, une langue presque morte, le Yiddish, l'âme des

survivants dont la génération tend à disparaître aujourd'hui, la manière dont les nouvelles générations sont investies de ces mémoires du XXème siècle, comment elles doivent appartenir à chacun, se déployer pour construire un avenir. Je travaillerai avec de jeunes sourds et muets de la périphérie parisienne, pour mettre en partage l'expérience de ma famille, sa parole et ses silences, par un langage du corps – et des signes - qui traverse toutes les langues.

Avril 2014